

Kumut CHANDRUANG

MON ENFANCE AU SIAM

Mémoires

*Traduit de l'anglais (Thaïlande) par
Marie Armelle Terrien-Biotteau*



Titre original : *My Boyhood in Siam*

© Kumut Chandruang 1935

ISBN 979-10-91328-49-4

© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, janvier 2023,
pour la version française



www.gope-editions.fr

Relecture, correction : David Magliocco

Couverture : David Magliocco

Photographie de couverture : anonyme

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Préface de l'auteur	13
Glossaire	17
1. Mes ancêtres	23
2. Mon père	33
3. Ma mère	47
4. Nous vivions au sein de la famille royale	55
5. Sud et Nord	65
6. Le royaume des Crocodiles	75
7. Ma belle-mère	85
8. L'école	95
9. Notre vie quotidienne	107
10. La fête du Grand Bouddha	117
11. Travaux forcés	127
12. Célébrations du Nouvel An	137
13. Période de récoltes	145
14. Le mariage	153
15. Paroles de sagesse	163
16. Les funérailles de ma mère	177
17. La vie en ville	187
18. Idylle de jeunesse	203
19. Conflits familiaux	211
20. Ma destination	217

1

MES ANCÊTRES

L'année de mes 7 ans, notre famille se rendit de Nakorn Sawanka à Supan Buri pour visiter notre terre ancestrale à l'occasion de la crémation de mon arrière-grand-mère Chandra, qui était décédée vingt ans avant ma naissance. Il est habituel chez nous de garder les défunts dans un stoupa pendant quelques années avant la crémation.

Le voyage dura deux semaines entières car nous avons dû emprunter de nombreux détours. S'il y avait eu une route directe entre Nakorn Sawanka et Supan, nous n'aurions pas eu plus de cent soixante kilomètres à parcourir. Mais étant donné qu'aucune route n'avait encore été construite, nous avons dû nous accommoder d'un bateau à vapeur pour naviguer sur un fleuve tortueux dont le lit nous écartait souvent de notre direction. Parmi nos accompagnateurs, il y avait mes parents, Grand-mère Lieb, Grand-tante Nuang, mes deux jeunes frères, une douzaine de domestiques et de bonnes plus une demi-douzaine de membres d'équipage.

Mon père était le Premier juge de la province de Nakorn Sawanka. C'était la première fois qu'il visitait son lieu de naissance depuis qu'il s'en était enfui, vingt-deux ans auparavant.

Je ne me rappelle que vaguement notre voyage jusqu'à Supan Buri. Je ne me souviens nettement que des jacinthes d'eau qui poussaient de façon si dense qu'elles se prenaient dans l'hélice de notre bateau à vapeur et nous empêchaient d'avancer. Le moteur devenait souvent inutile et l'équipage devait utiliser des avirons ou débarquer sur la rive et tirer le bateau avec un cordage. De temps à autre, nous, les enfants, venions en aide aux domestiques en ramassant les herbes afin de dégager un petit canal pour que le bateau puisse progresser. Grand-mère Lieb nous raconta que de son temps, il n'y avait pas d'herbes dans le fleuve, mais Sa Majesté le roi Chularlongorn avait visité Java et en avait rapporté ces herbes pour les faire pousser dans le fleuve. Ces plantes donnaient de belles fleurs mauve clair, mais elles poussaient à foison et si rapidement qu'elles occasionnaient de gros problèmes de navigation.

Le deuxième jour de notre périple, en luttant contre les herbes, mon second frère se fit mordre par un poisson-globe ; après quoi il montra moins d'enthousiasme pour nous aider. Je fis moi-même une expérience désagréable avec une sangsue qui s'accrocha fermement à ma jambe pendant une demi-heure. J'appris rapidement qu'il était moins dangereux d'aller dans les endroits sablonneux, où l'eau était claire, que dans les endroits boueux où les buffles aimaient se baigner.

Les régions que nous traversâmes offraient une variété de beaux paysages. L'herbe haute poussait partout ; çà et là, s'élevaient de gigantesques *yang*, arbres dont les graines aux longs sépales en forme de plumes tombaient du ciel telles des étoiles filantes.

De temps à autre, notre bateau à vapeur nous amenait dans des communautés accueillantes. On nous offrit un repas matinal au village de l'Ananas, un déjeuner dans la vallée de la Canne à Sucre, un dîner au hameau de Suan Lam Yai. Les noms donnés à ces lieux évoquaient les produits locaux cultivés par les autochtones. Nos domestiques semblèrent apprécier notre passage au verger des Palmiers à Sucre, car les villageois leur donnèrent un peu du délicieux rhum qu'ils fabriquaient à partir du sirop de palmier. Nous avons été bloqués au verger pendant dix-huit heures car tous les membres de l'équipage s'étaient enivrés au point d'être incapables de faire fonctionner le bateau.

Ce voyage aurait été plus intéressant si les Vieilles Grands-mères ne s'étaient pas autant plaintes du temps, des moustiques et des domestiques. Mais je pense qu'il est naturel que les vieilles femmes deviennent acariâtres, qu'elles soient chez elles à ne rien faire ou en voyage. Mes parents étaient toujours joyeux. Mon père chantait pour divertir l'équipage, ou alors il nous racontait des histoires intéressantes sur sa jeunesse. Ma mère ne se plaignait jamais des difficultés ; elle parlait très peu, mais souriait beaucoup.

Grand-tante Nuang ne vivait pas avec nous. Elle se joignit à nous uniquement pour ce périple vers notre terre ancestrale. En raison de son âge avancé, elle maugréa beaucoup contre les douleurs qu'elle éprouvait un peu partout dans son corps. Grand-mère Lieb, elle, vivait avec nous – et c'était la plus difficile de toutes. Marraine de ma mère, elle n'avait pas d'enfants et aimait ma mère comme sa fille. Mais elle n'avait pas fréquenté l'école et c'est pourquoi son amour semblait quelque peu déraisonnable. Par exemple,

Grand-mère Lieb était très jalouse de toute femme qui s'approchait de mon père, bien que ma mère elle-même y fût indifférente.

Grand-mère Lieb menait une vie très compliquée. Elle partageait son mari avec Grand-tante Nuang. Cependant, ces deux Vieilles Grands-mères ne se jalousaient pas : je crois que cela tenait au fait qu'elles ne vivaient pas sous le même toit et que Grand-oncle Pin, leur mari, leur rendait rarement visite. Grand-oncle Pin était l'oncle de mon père, et cela contribuait encore davantage à compliquer les relations. Grand-oncle Pin était vagabond, prospecteur, aventurier et romantique. Il voyageait dans tout le pays en quête d'or, de pierres précieuses, d'étain et de trésors rares. Il abandonna ses femmes un peu partout dans le pays. Je dois avouer qu'il m'est impossible de suivre la trace des nombreuses grands-tantes que j'ai eues. Cependant, Grand-mère était gentille avec nous tous, les enfants.

Bien qu'elle n'eût pas fréquenté les bancs de l'école, elle venait d'une très bonne famille et d'un milieu culturel distingué. J'emploie le mot *distingué* car elle était plutôt fière de ses origines. Son père était un *Phya*, un rang noble. Cependant, à mes yeux, elle ne faisait pas montre du même raffinement que ma mère. Elle arborait donc une culture empreinte de distinction mais peu raffinée. Je pense que Grand-mère avait peut-être connu une vie assez rude et aventureuse. Jeune, belle femme gracieuse, elle avait été danseuse à la Cour royale. Malgré son âge avancé, Grand-mère avait encore une peau douce et hâlée, dépourvue de rides. Mais à l'instar de toutes les autres actrices, elle manifestait beaucoup de sautes d'humeur. Les danseuses ne

jouissaient pas d'une bonne considération en Thaïlande, et Grand-mère était hypersensible quant à sa réputation passée. Un jour, un de nos domestiques fit une remarque sur une danseuse avec laquelle il avait flirté. Grand-mère lui demanda de s'approcher d'elle et le gifla. Plus tard, elle lui expliqua qu'elle avait été danseuse autrefois et qu'à l'avenir, il ferait bien d'être plus prudent lorsqu'il s'exprimerait devant elle. Grand-mère était véritablement une femme du monde. Elle avait arpenté tout le pays en compagnie de sa troupe théâtrale. Elle affirmait que les hommes ne lui avaient jamais fait peur. Dans maints lieux sauvages, elle s'était munie d'une épée et avait défié des hommes en duel. Pendant notre enfance, elle nous enseigna quelques ficelles en matière d'escrime. De même, si elle était de bonne humeur, elle acceptait de danser pour nous sur une musique jouée par mon père.

Lorsque Grand-mère et Grand-tante se retrouvaient, à part cancaner sur les histoires privées de la famille et de leurs amis, elles dévoilaient fréquemment des souvenirs du bon vieux temps. Nous, les enfants, en les écoutant, avons acquis une connaissance de l'histoire de notre famille. Si un incident qu'elles relataient semblait tiré par les cheveux, nous ne le mettions pas en doute mais nous nous tournions doucement vers Père. Lui, en bon intellectuel, donnait une explication plus logique et moins présomptueuse.

Par exemple, au cours de notre voyage vers notre terre familiale ancestrale, nous avons discuté de notre ascendance. Les Vieilles Grands-mères pensaient que nous étions apparentés à Khun Pan, l'une des figures historiques les plus célèbres de notre lignée, parce qu'il était de notoriété publique que notre famille s'était installée dans la ville natale

de ce fameux Khun Pan à l'époque où Supan Buri était la capitale de la Thaïlande. Père manifestait de l'indifférence quant à cette opinion. Il disait que nous pouvions tout aussi bien descendre de Khun Chang car lui aussi avait vécu dans cette ville. Mais Khun Chang était un vaurien et Khun Pan un héros. Nos Vieilles Grands-mères étaient semblables à ces autres femmes dont la bonté les empêchait de faire la distinction entre raison et préjugés. Il leur était impossible d'imaginer que nous aurions pu descendre de la mauvaise branche.

« En outre », poursuivirent-elles avec leur théorie, « Khun Chang était chauve. Étant donné qu'il n'y a aucune trace de calvitie dans notre famille, nous sommes quasiment certaines que nous n'avons aucun lien de sang avec lui. » Mais, en confidence, notre père nous raconta qu'il y avait eu un cas : un de ses cousins avait contracté la malaria et ses cheveux s'étaient mis à tomber. Sous la pression familiale, il fut contraint de devenir moine jusqu'à la fin de ses jours. Son statut de moine l'obligeait à se raser la tête. Il épargna ainsi un scandale à sa famille et une gêne bien inutile à lui-même.

Khun Chang était un odieux hypocrite dépourvu de charme. Les Vieilles Grands-mères étaient fermement convaincues que de telles caractéristiques ne correspondaient en rien à notre famille. En revanche, Khun Pan était un héros romantique, fringant et courageux, qui connut moult aventures et histoires d'amour. Les Vieilles Grands-mères comparaient ces qualités de Pan avec celles de leur mari, Grand-oncle Pin. Il nous était difficile d'en vouloir aux Vieilles Grands-mères de choisir Khun Pan comme fondateur de notre descendance. Mais notre père appartenait à la génération plus disposée à suivre un point de vue pragmatique.

En ce qui le concernait, peu lui importait que nous soyons les descendants de Khun Pan ou non. Il ne croyait pas à l'importance de l'hérité, mais à l'influence de l'environnement pour façonner les hommes tels qu'ils étaient. Il disait : « Si vous êtes élevé au milieu de cygnes blancs, vous vous conduirez comme un cygne. Si vous êtes élevé parmi des corbeaux noirs, vous vous conduirez comme un corbeau, indépendamment de ce que vous êtes. » Par là, il nous rappelait d'être toujours heureux, que nous soyons ou non les descendants de Khun Pan. Il nous avoua qu'il ne savait rien de nos ancêtres avant l'époque de son grand-père.

Alors que nous approchions de Supan Buri, les herbes étaient si denses dans le fleuve que nous avons dû renoncer à poursuivre notre périple en bateau et continuer en char à bœufs. Malgré la longueur du voyage et mon épuisement, je ne me suis pas endormi parce que le chemin était raboteux et poussiéreux. Je voyageais dans le premier char avec mes parents, mes frères et les Vieilles Grands-mères ; une chance, car personne ne nous précédait pour nous envoyer de la poussière au visage. Je plaignais les domestiques qui avaient pris place dans les chars suivants mais j'admirais leur patience.

La route devint plus carrossable à l'entrée de la plaine de Song Pe Nong. Notre caravane fut rapidement engloutie dans la vaste étendue de rizières. En regardant autour de nous, nous ne vîmes que les pousses vertes du riz qui se fondaient dans l'horizon bleu ; de-ci de-là, les huttes de chaume brunâtre des fermiers penchaient selon la direction du vent, telles de petites jonques sur l'océan ; et, disséminés çà et là, des îlots, touffes de bambous ou bosquets de

palmiers à sucre, émergeaient. Père nous expliqua que toutes les terres de cette vallée appartenaient à sa mère, Grand-mère Sart. La plupart des gens qui vivaient dans la vallée faisaient partie de notre famille et portaient notre nom.

Le visage de Père s'illumina d'une grande joie alors qu'il revivait en esprit des pans de sa vie d'autrefois. Tandis que nous roulions tranquillement, il nous montrait les endroits où il avait enterré ses animaux de compagnie favoris. Il nous parla de l'éléphant apprivoisé de notre arrière-grand-mère, lequel aimait boire de l'alcool de riz et qui, lorsque la fantaisie le prenait, dansait et jouait avec les enfants. Jeune, Père avait dû être espiègle car il nous raconta qu'il avait élevé des poissons, des coqs et des criquets destinés à des combats. Sa mère ne devait pas être aussi stricte que la nôtre puisque nous n'avions pas droit à de tels amusements.

Puis, dans le lointain, nous entendîmes tinter les cloches du monastère construit par nos ancêtres. Le soleil se couchait lentement derrière un grand palmier. Une légère brise soufflait. La maison de Grand-mère Sart s'offrit à notre vue alors que nous en étions encore éloignés d'un bon kilomètre. Il s'agissait d'une vieille maison brunâtre en bois qui était entourée par des bosquets de bambous vert sombre. La ferme isolée se tenait au milieu de l'océan de la verte rizière. Mon cœur battait fort tandis que nos chars approchaient insensiblement de la maison. Je n'avais jamais rencontré Grand-mère Sart et je commençai à me demander à quoi elle ressemblerait. Père s'était enfui de la maison vingt-deux ans auparavant. Il nous fit de Grand-mère Sart la description d'une fermière grande, forte, saine et d'âge moyen. Vingt-deux ans s'étaient écoulés ; elle devait désormais être âgée

et avoir les cheveux gris. Si elle ressemblait à Père, elle serait gentille. J'avais lu certaines de ses lettres et elle paraissait charmante et attentionnée.

Lorsque Père connut le succès dans sa vie, il l'avait envoyée chercher afin qu'elle vienne vivre en ville avec nous. Mais, apparemment, elle était tellement satisfaite de sa vie à la ferme qu'elle n'accéda pas à sa requête. D'après le ton de sa lettre, j'en déduisis qu'elle préférerait travailler plutôt qu'être tranquillement assise, et que c'était aussi parce que Père était parti depuis tellement longtemps qu'elle l'avait considéré perdu ou mort. Grand-oncle Pin était son frère et il jouait les messagers entre elle et Père. Il expliqua à Père que, campagnarde, elle se sentait d'humble extraction et souhaitait lui épargner la gêne qu'il éprouverait si elle devait venir vivre à la maison. Néanmoins, je la soupçonne d'avoir eu le cœur brisé lorsque Père s'était enfui et de ne jamais avoir pu refermer la blessure causée par cette désertion.

Père manifesta quelque nervosité au fur et à mesure que notre char approchait de la vieille maison en bois. Il devait se sentir aussi coupable que moi quand j'avais fait une bêtise et devais aller me présenter devant ma mère. Nous nous demandions comment la Vieille Grand-mère l'accueillerait. Nous nous sentirions très à l'aise si elle lui donnait une bonne fessée et lui pardonnait.

Oui, c'était bien une femme âgée qui nous attendait sur la véranda de la vieille maison. Père sauta du char. Il escada les barreaux de l'échelle rapidement puis s'inclina jusqu'à poser sa tête sur les pieds de sa mère. Ma mère et nous, les enfants, le suivîmes et fîmes de même. La Vieille Grand-mère semblait calme et ne manifestait aucune émotion. Elle caressa

les cheveux de mon père d'un geste affectueux en disant « Mon fils ! » Je levai les yeux afin de la regarder pour la première fois. À son allure, je compris qu'elle n'avait pas un cœur de pierre. Elle correspondait toujours à la description que Père en avait donnée. Grande et en bonne santé, par son regard elle irradiait la bonté. Je me sentis mal à l'aise tant que le silence régna, mais fus bien soulagé d'entendre la voix de Grand-mère retentir : « Vous êtes les bienvenus à la maison, mes enfants. »

Ce soir-là, nous fîmes des efforts pour rester calmes. Grand-mère Sart suggéra que nous nous couchions de bonne heure. Nous avions des tas de choses à nous dire, mais Grand-mère déclara : « Peut-être pourrons-nous parler demain. » Avant que notre groupe, las, ne se retire, Grand-mère toucha affectueusement la tête de ma mère et lui dit : « Je suis heureuse que vous soyez la mère de mes magnifiques petits-fils. »